

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

PENSÉES DE TOUS LES JOURS

“ La fortune ne change pas les hommes, elle les démasque. ”

Les âmes vénales doivent donc craindre, car l'occasion chez elles montre le larron.

“ L'entretien des vertus, dit Sénèque, est fort aisé ; celui des vices fort coûteux. ”

Conclusion pratique : si le peuple veut une bonne administration des affaires, qu'il choisisse bien, qu'il vote pour M. un tel, non parce qu'il est bleu, non parce qu'il est rouge, mais parce que c'est un homme de devoir.

C'est le cas de remarquer que si votre candidat n'accomplit pas ses devoirs envers Dieu, il ne les accomplira pas envers ses électeurs.

“ La flatterie est comme l'ombre ; elle ne vous rend ni plus grand ni plus petit. ”

Les journaux encenseurs et les écrivains à parfums en veux-tu en voilà, feront bien de méditer ces paroles. Leurs héros vantés leur joueront finalement de mauvais tours en paraissant

un jour sous leur vraie grandeur : taille, *au-dessous de la moyenne.*

* * *

“ *La première richesse d'une nation consiste dans la valeur des hommes qui la composent.* ”

Grâce à Dieu, il y a encore des hommes de valeur au pays, quoiqu'en disent et quoiqu'en pensent nos lutins politiques.

F. A. B.

LE CHOIX D'UNE FEMME

Dernièrement un journaliste adressait cette réflexion piquante à des jeunes gens :

“ Quand une jeune fille vous plaît, avant de la demander en mariage, faites votre possible pour la surprendre à la cuisine, ce qui sera déjà d'un bon augure ; et si elle ne s'excuse pas, si elle n'est pas honteuse d'être surprise à de vulgaires travaux, soyez assurés qu'elle possède un jugement sain et un raisonnement droit.

Arrangez-vous pour assister à une sortie qu'elle fera un jour de mauvais temps : si elle s'enveloppe soigneusement d'un waterproof, si elle se coiffe d'un chapeau de la saison passée, cette femme ne vous ruinera pas en robes et en chapeaux de la bonne faiseuse.

Si vous la voyez arranger sans affection des fleurs dans un vase, redresser le faux pli d'un rideau, disposer les sièges et les meubles d'une façon gracieuse, cette femme aime l'intérieur, ne courra pas les bals et les fêtes et sera la gardienne du foyer.

Epousez, mon cher, épousez cette femme-là, les yeux fermés..... si vous la rencontrez. ”

CISEAUX.

DES DEUILS

GRAND DEUIL

De veuve, un an et six semaines.
Père et mère, un an.
Bau-père et belle-mère, un an.
Grand-père et grand-mère, six
mois.
Frère et sœur, six mois.
Enfant six mois.

DEUIL ORDINAIRE

Oncle et tante, trois mois,
Cousin et cousine, six semaines.
Cousin issu de germain, trois
semaine.

Ce sont là des règles générales, surtout à Paris ; mais en province les deuils sont beaucoup plus longs, et il convient de se conformer aux us et coutumes des pays qu'on habite, sous peine de paraître manquer non-seulement de convenance, mais surtout de cœur.

Dans les grands deuils, la première moitié se porte en robe de laine noire, unie ou garnie de crêpe.

Châle long ou carré, en cachemire ou mérinos.

Confection en cachemire ou mérinos garnie de crêpe anglais.

Chapeau de crêpe ou cachemire, voile long, devant ou derrière ; dans ce dernier cas, on met une petite voilette noire sur le visage.

Gants de soie.

La seconde période comporte par moitié tous les tissus noirs, lainage, taffetas, popeline, orlans alpaga, barège, etc.

L'autre moitié admet la couleur grise ou violette, la lingerie blanche, et les gants de peau.

Quelque grand que puisse être un deuil, il n'empêche pas qu'on soit contraint de l'atténuer en raison de certaines existences sociales. Ainsi on ne va pas en deuil à un mariage ; il est aussi des positions officielles où il doit être mitigé, tout dépend des circonstances et des situations.

ALM. DES J. P.

N'oubliez pas de lire : A Rome, par-ci, par-là. Un titre sérieux peut couvrir des choses très intéressantes.

SENTENCES ET MAXIMES

Ce que nous prenons pour des vertus, n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts, que la fortune et notre industrie savent arranger ; et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

LA ROCHEFOUCAULD.

SCIENCE DOMESTIQUE

TRADUIT DU *BOUQUET* POUR LA *FAMILLE* PAR G. F. B.

Nettoyage des cadres dorés et des chandeliers.

Aux cadres dorés des images et des miroirs, il ne faut appliquer ni savon, ni eau, ce qui ferait des taches qui gâteraient la dorure ; mais on doit se servir d'un linge sec et duveteux ou d'un morceau de chamois, net.

S'il y a des chiures de mouches sur la dorure, on pourra les faire disparaître en y appliquant légèrement un linge légèrement imbibé de grosse-bière ; laissez sécher celle-ci sur le cadre, que vous essuiez ensuite avec un linge sec.

On peut nettoyer les chandeliers de la même manière.

(*A suivre*)

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE SIXIEME

Dimanche, 16 mars. — Jour de pluie. Après dîner je prends l'omnibus pour Ste Croix de Jérusalem, tout-à-fait à l'est de Rome. Un couple français de Paris, le portrait l'un et l'autre de M. et Madame H. P.... du village, arrivé hier à Rome, s'attache à moi. Ils ont noms M. et Madame Oache, et paraissent de très-bon monde. Leur fils malade est resté à l'hôtel. Je pris plaisir à me faire leur cicerone à Ste Croix, à St Jean de Latran, au baptistère de Constantin, à la Scala Sancta, à Ste Marie Majeure, à Ste Praxède, qui est tout près de cette dernière église. Je voyais que je faisais plaisir. Cela m'amusaît, me récréait. Il y avait donc dans Rome quelques-uns à qui je n'étais pas tout-à-fait indifférent. Je revins dire mon breviaire à Ste Marie des Anges, où un prédicateur était à donner un sermon, en style pas très-éloquent, mais lent et distinct. Je restai très-étonné, je comprenais tout. Et je me demandais : où donc ai-je appris l'italien ? enfin je comprenais.

Je vous envoie la notice de Bléser sur Ste Croix de Jérusalem, laquelle est très-intéressante. Mon livre commence à avoir les flancs minces.

Vous me parlez d'opposition à l'union. Je le prévoyais. Cela ne m'occupe aucunement. Les bonnes œuvres doivent passer par le creuset des tribulations. Je me soucie seulement de semer une bonne graine ; la rosée et le soleil de Dieu fera le reste et la moisson viendra en son temps. On a tué le bill d'abord. J'ai envoyé télégrammes, lettres, j'ai fait envoyer télégramme par le cardinal Simeoni. On a ressuscité le bill le 26 février. Voilà la dernière nouvelle que j'ai reçue. Maintenant passera-t-il, ne passera-t-il pas ? Vous devez le savoir. Pour moi, j'ignore encore le résultat. Quoi qu'il arrive, peu m'importe. Je suis aussi certain du résultat final, que s'il était arrivé. Du calme, de la patience, de la douceur ferme, et il faut que toute la partie saine de la population, et c'est la masse, en vienne au

bon sens. Avez-vous remarqué une chose ? Les sont..... d'une violence qui n'est pas scrupuleuse : ils frappent à gauche et à droite sur amis et ennemis ; il suffit de vouloir l'union pour recevoir force coups. Or s'il y a un homme qui les contrecarre et qui leur donne du fil à retordre, c'est bien le Vice-Recteur, qui fait une partie de la besogne, et au nom de qui se fait l'autre partie. Cependant il est, à peu près, le seul respecté dans tout ce dévergondage de paroles et d'écrits. Dieu veille sur les siens, et ceux qu'il garde, sont bien gardés. Du reste je ne crains pas les coups de bâton, et au besoin je sais en administrer de bons. Cependant, je l'avouerai franchement, je préfère les voies de douceur. Bienheureux les *doux*, car ils posséderont la terre.

Je ne me fais pas de reproches du temps que je prends pour écrire ces pages. Ce doux passe-temps refait mon esprit. Tant de personnes passent des heures à fumer, cela les délassé ; je n'y trouve rien à dire. Ecrire vaut bien fumer. Dans tous les cas, mes scrupules, si j'en avais eu, auraient été levés ces jours derniers, quand on a vu le pape, qui a tant de travaux, de sollicitudes et de responsabilités, faire des vers latins à l'occasion de la mort de son frère. Il était guidé par l'amour fraternel ; je suis guidé par l'amour filial : mon mobile est supérieur. J'envoie l'original de cette touchante poésie à M. Payette ; en voici la traduction :

JOSEPH

J'ai satisfait à la justice, expié mes fautes, et les temples brillants du ciel m'ont ouvert leurs portes. Mais, toi, mon frère, qui a à supporter de si nombreux, de si immenses devoirs, tu dois d'autant plus à Dieu, qu'il t'a donné davantage. Prends courage, conduis avec confiance ta barque en haute mer. Que Dieu te soit propice, et rende féconds les nombreux travaux entrepris par toi pour la religion ! Cependant pour arriver un jour aux sommets du ciel, et éviter les flammes vengeresses, ô Joachim, pendant que tu respirez encore l'air de cette vie mortelle, applique-toi à effacer par les larmes toutes tes fautes.

JOACHIM

Tant que je vivrai, tant qu'un souffle animera mes membres fatigués, je m'efforcerai par mes gémissements et mes larmes d'effacer mes fautes. Mais toi, qui jouis en paix de la lumière des bienheureux, relève ton frère accablé par les peines, chancelant sous le poids des ans ; et gardant son souvenir, regarde ton frère du haut du ciel, lui que le tourbillou horrible, hélas, enveloppe de toutes parts, et que la tempête affreuse ballotte au milieu de ses flots.

Moi aussi je puis faire des vers latins. J'en garantis plus la sincérité des sentiments que l'élégance ou la mesure :

Salvete, o genito mater carissima, tuque
Frater, cui fidam tanta movet dilectio pectus ;
Pro misero qui heu ! longinquis languescit in oris,
Continuas e corde preces effundite puro.

Lundi, 17 mars. — Je viens de finir deux mémoires sur ma quatrième question, au moins cent pages *fool's cap*, y compris les documents. Seulement d'écrire tout cela, demande du temps, mais ce qui en exige davantage, c'est la composition ; surtout il y a beaucoup de calculs arithmétiques ; quelquefois une seule ligne m'arrêtait des heures entières. Cependant tout n'est pas fini, il reste encore à le tirer au clair, et à donner à ces pages leur forme définitive ; toutefois, comparé à l'autre, ce travail n'est qu'un jeu.

“ Mais, me direz-vous, c'est bien long. ” Sans doute. Il ne faut pas oublier que j'ai à conduire une affaire très mal attelée, travaillée de forces diverses, rétives, mutines. Ça revire ; mais comme les anciennes charrues attelées de trois paires de bœufs, ça revire de long.

M. Joseph Archambeault, St.-Lin. Mon cher Monsieur. Ne pouvant retourner à la fin de mars, comme je me le proposais, je vous dois un mot à propos des comptes. Nous les pouvons les rendre qu'à mon retour. Mais j'ai le plaisir de pouvoir dire que, tous les travaux promis, et plus, étant termi-

nés, il reste au coffre un petit surplus. J'ai demandé à M. Payette, qui l'a constaté comme moi, de l'annoncer à la paroisse. Ce doit vous être une satisfaction, vu qu'il s'est fait tant d'ouvrage durant votre année d'administration. Tout le monde comprendra que je tiens à être présent à cette reddition de comptes, parce qu'il y a bien des affaires entre les marguilliers et les syndics, que je tiens à classer moi-même. Quand même le bill de M. Mercier passerait, lequel oblige le marguillier sortant de charge à rendre ses comptes avant le mois de février, il y aurait ici une raison pour l'évêque de décider que le bill ne s'applique pas au cas présent ; et je prends tout sur mes charges.— Les affaires prennent toujours plus de temps qu'on ne calcule d'abord, cependant je n'ai pas à me plaindre jusqu'ici. Ça va lentement, mais ça va sûrement.— Je vous envoie un pape, et une image à Madame Archambeault. Quant à votre fils, il aimerait mieux une image vivante ; mais je lui en laisse le choix à St.-Lin ou dans les environs. Cependant je ne veux pas qu'il soit jaloux ; me rappelant qu'il a donné la statue de S. Pierre dans l'église St.-Lin, je lui envoie S. Pierre au haut de la colonne Antonine, sur la place Colonna.— J'espère pouvoir retourner aux beaux jours du printemps. Rome est belle ; mais vive son pays, sa paroisse, vive St.-Lin ! Mes compliments aux amis, à M. Charlemagne, à M. Polycarpe ... etc, je ne puis les nommer tous, la litanie en serait trop longue, et croyez-moi...

Avez-vous abonné votre jeune fille au *Couvent*, votre garçon à l'*Étudiant* ?

Avez-vous payé votre abonnement à la *Famille* !

Avez-vous acheté la *Littérature au Canada en 1890* ?

Vous savez sans doute que les *Homonymes simples* de la langue française sont maintenant en vente au bureau de la *Famille*. 35 cts broché, 50 cts relié. Petit livre très utile pour apprendre en peu de temps un nombre considérable de mots.

AMOUR ET LARMES

—:—
III

UN GRAND CŒUR

(Suite)

Il n'y avait pas de temps pour les longues pensées, ni pour le désespoir qui, comme une grande ombre, enveloppait maintenant l'âme entière de Marie-Sophie. On entendait les pas d'Amédée ; en quelques instants, il fut auprès de la pauvre Marie :

— Oh ! que vous n'avez effrayé, dit-il avec son bon et franc regard.

Elle détourna les yeux. C'étaient de tels regards qui l'avaient trompée.

— Ce n'est rien, répondit-elle d'une voix brisée.

Mais elle était mortellement pâle, et la voix lui manqua pour ajouter quelque chose.

Il vit sa défaillance. Avec une tendre sollicitude, il lui mit un peu d'eau fraîche sur les tempes ; elle le laissa faire ; sa volonté était absente.

Elle parut mieux. Ses yeux étaient toujours baissés, son corps immobile, ses lèvres muettes et les couleurs de la vie légèrement revenues sur ses joues pâles montraient seules que le mal serait dominé... le mal du corps...

Bientôt elle porta la main à son front, il brûlait. Ses mains étaient glacées et son cœur saignant. Elle fit un mouvement pour se lever ; ses deux mains se crispèrent sur les bras du fauteuil, elle était debout. Elle évitait son regard.

— Il faut que je rentre... nous reprendrons cet entretien... Puis, levant courageusement ses grands yeux vers le ciel et y puisant la force suprême : espérez, dit-elle en frissonnant.

Jusqu'au château, il guida ses pas chancelants, lui répétant : " Ma sœur, ma sœur... " ce mot en général si doux... si cruel sur des lèvres qui devaient en dire un plus tendre.

La pluie tombait petite et fine, comme si la nature eût pris part à la douleur profonde et vraie dont venait d'être frappée une créature vaillante et généreuse.

Elle serrait un mouchoir sur sa bouche pour étouffer des plaintes, peut-être des cris... car le cœur confiant et inexpérimenté qui s'était donné sans mesure, se trouvait atteint dans ses profondeurs, et, à ce premier moment de stupeur, il ne pouvait se résigner.

Elle se rendit à sa chambre ; elle tomba sur un siège en disant : " Mon frère, " non point avec des larmes, les siennes coulaient rarement, elle avait du mépris pour cette faiblesse, mais avec des sanglots qui, la secouant de la tête aux pieds, semblaient la briser.

L'illusion fatale de Marie-Sophie était la conséquence naturelle d'une âme qui ne connaît rien de la vie. Epris d'elle, Amédée eût été plus craintif, plus réservé. Dans l'affection cordiale qu'il témoignait à Marie, il n'y avait rien de ce sentiment plein de mystère et d'émotion qu'on est convenu de nommer l'amour. Il ne se troublait point à son approche, il ne craignait pas de lui parler de ses projets, de ses travaux, de son avenir. Avec Annonciade, avec celle qu'on appelait l'enfant, il avait, lui, le professeur, le maître, l'homme, des peurs d'enfant.

Il la regardait courir dans les bois, la petite fée du clair de lune, et son cœur la suivait en l'admirant.

Depuis un an, elle était le rêve de ses nuits et de ses jours, son ardent, son unique amour. Et cependant il la fuyait et s'occupait presque exclusivement de Marie-Sophie, sentant de plus en plus décroître sa raison auprès d'Annonciade, et ne voulant aimer cette pure et belle enfant qu'avec tout le respect dont elle était digne, et ne la presser sur son cœur que donnée par sa mère et marquée au front de la bénédiction de Dieu.

A ces apparences trompeuses, Marie-Sophie avait succombé.

Elle ne croyait pas Annonciade susceptible encore d'aimer et d'être aimée. L'enfance apparente de sa sœur avait augmenté son erreur et fut un instant l'ancre de salut sur laquelle elle essaya de s'appuyer pour défendre sa barque de l'orage. Cependant le premier moment du réveil fut déchirant : Amédée était perdu pour elle et c'est ce qu'elle sentit d'abord avec la force brutale du fait accompli. La vie de Marie, dans le court intervalle d'une demi-heure, venait d'être brisée sans retour. Elle n'était pas créée pour aimer deux fois. Dieu la marquait du sceau des martyrs à ses premiers pas sur la terre. Courageuse et chrétienne, elle fut bientôt debout ; mais tout était changé en dedans et en dehors d'elle, oui, tout était bien changé.

A côté de la peine profonde que lui causait cet amour perdu sur lequel elle avait bâti, pauvre fille, bien des rêves de bonheur, il y avait, comme seconde et particulière douleur, l'attachement d'Amédée pour sa sœur. Elle les verrait donc ensemble, unis, heureux... Sa sœur, sa propre sœur, au bras de l'homme aimé ; dans sa vie, dans sa maison, tout à lui... pour toujours... sans qu'une autre femme, à moins qu'elle soit vile et méprisable, puisse demander à cet homme un seul regard de tendresse, une parole du cœur.

Sa sœur lui infligerait cette torture ; il faudrait, heure par heure, sentir son âme gémir de ce supplice renouvelé, il faudrait écouter les confidences du bonheur d'Annonciade, de ce bonheur volé ;...lui sourire, l'aimer encore !... Le cœur de Marie Sophie se révoltait :

— Je ne l'aime plus, je ne l'aime plus ! criait-elle dans le paroxysme de la passion, comme si dix-sept ans d'une tendresse de tous les jours pouvaient s'effacer sous le coup d'une douleur, fût-elle mortelle.

A la suite de ces luttes, qui durèrent longtemps, Marie-Sophie essaya de se persuader qu'Annonciade n'aimait pas, ne pouvait pas aimer Amédée, et qu'alors le mal, bien grand toujours, bien affreux, lui laisserait cependant une affection debout.

Quand cette espérance se fut emparée de son imagination, elle s'y cramponna comme le naufragé à la planche de salut. Elle envoya chercher sa sœur pour s'assurer que cette enfant ne prenait pas toutes les fleurs de sa vie, toutes ses joies.

Annonciade accourut sautant et chantant comme le jeune oiseau qui s'échappe du nid. On eût dit que ses petits pieds avaient des ailes, et que la charmante créature effleurait la terre sans la toucher.

Marie Sophie suivait du regard sa marche légère et gracieuse ; elle étudiait ce doux visage sur lequel les passions n'avaient point imprimé leur trace ; de ses yeux d'un bleu de fleurs sortaient comme ces rayons de jeunesse, de gaieté, de bonheur et de vie.

— Elle n'aime pas, se dit Marie Sophie, elle n'aurait pas cet enjouement.

Et son âme s'ouvrit à cette petite lueur d'espoir, qui, comme un fanal indécis, tantôt lui montrait le port et tantôt le précipice.

— Tu es souffrante, pauvre chère, dit la gentille petite fée, en arrivant les bras tendus ; qu'as-tu ?

Et elle couvrait de baisers cette amie qui l'étreignait sur sa poitrine oppressée.

L'autre l'enveloppait toujours du regard. De combien de nuances se composait ce regard dans lequel tant de haine se confondait avec tant d'amour ?

— Qu'as-tu, ma chère Marie ? demanda l'enfant qui sentait une espèce de gêne sous ce regard inquisiteur.

— Rien, répondit Marie-Sophie en cherchant à affermir sa voix ; mais une pâleur livide la démentait : Assieds-toi là, tout près, là, contre moi.

Annonciade obéit à cette parole plus semblable à un ordre qu'à une prière. S'étendant sur une pile de coussins, la tête appuyée sur les genoux de sa grande sœur :

— Est-ce que tu vas me confesser ? demanda-t-elle les yeux rieurs comme les lèvres.

— Peut-être, répondit Marie-Sophie dans le cœur de laquel-

le continuait à vivre un peu d'espoir, la dernière fleur à mourir, en voyant cette enfant si enfant.

— Je me recueille, murmura Annonciade en secouant ses jolies boucles.

Marie-Sophie hésita. Son âme entière combattait. Qu'allait lui apporter un aveu ? La mort ou la vie ? Cette blanche et frêle créature si gracieusement couchée à ses pieds portait-elle donc déjà dans son cœur le poison de l'amour qui semble être réservé aux seules fortes natures pour les dévaster ? Des flots de pensées amères envahissaient Marie. D'un seul mot toutes ses espérances pouvaient être renversées, elle n'aurait plus de sœur comme elle n'avait plus d'ami. Il lui semblait dans sa douleur mortelle qu'une infranchissable barrière allait les séparer et que toutes les affections de sa vie, mortes en fleurs sous le vent aigu de la tempête, laisseraient éternellement son cœur aride et désespéré aussi dur, aussi insensible que le roc, qui, depuis le commencement du monde, assis sur les grèves, est vainement battu par l'Océan.

Annonciade, effrayée de ce long silence, interrogea de nouveau ; ses yeux expressifs levés vers sa sœur, elle dit :

— Tu as l'air mécontente, ma chère Marie ; c'était son expression câline, qu'as-tu donc contre moi ?

Marie-Sophie, sortie d'elle-même par cet appel, se pencha en avant. Sa bouche effleura l'oreille d'Annonciade, un souffle en sortit :

— Tu aimes Amédée ?

La petite tressaillit ; sa tête se releva rouge, honteuse, inquiète, sérieuse :

— Qui te l'a dit ?

— Mon amour, murmura la pauvre blessée sans avoir conscience de son imprudence.

La jeune fille heureusement n'y comprit rien, ou plutôt, trompée sur le sens du mot, n'y vit qu'une preuve nouvelle de la tendresse vigilante de Marie. Effrayée d'abord de voir nommer ainsi tout haut un sentiment qu'elle osait à peine s'avouer dans le secret du cœur, elle en fut soudain toute heureuse :

— Comme tu m'aimes, dit-elle, oh ! ma sœur chérie, pour avoir deviné ce que je cherchais encore à me cacher à moi-même.

— Ainsi, c'est bien vrai ?... soupira Marie-Sophie, accablée et répondant aux cris de son âme.

En vain elle s'était aveuglée en espérant que la légèreté et l'innocence d'Annonciade l'avaient écartée de l'amour... ils s'aimaient tous deux ! ..

Il est vrai que le sentiment, dans l'âme joyeuse de la petite fée, n'avait aucun des caractères de celui de Marie ; il empruntait à la nature pétulante et vivace d'Annonciade quelque chose de frais, d'enjoué, de bruyant... mais qu'importe, elle aimait... chacun le fait à sa manière, les uns dans les larmes, les autres dans les sourires.

L'enfant avait pris les mains de Marie, et les étalant sur les genoux de sa sœur assise, elle y avait blotti son joli visage pour en cacher l'émotion. Marie la découvrit.

— Ne me gronde pas, dit alors la douce jeune fille avec un touchant accent de faiblesse et de prière, et se soulevant pour enlacer ses deux bras aux épaules de sa sœur, je ne sais pas comment cela est venu, sans que j'y pense, sans que je le cherche ; j'aimais, quand il était là, je me sentais plus heureuse, j'avais du plaisir à entendre sa voix. Cependant j'avais peur de mal faire ; je me disais : je ne devrais aimer que maman et Marie... et, je l'aimais tout de même, balbutia l'enfant en baissant la voix à cet aveu criminel.

Chacune de ses paroles était un coup de poignard pour Marie. Tout s'effeuillait autour d'elle... dans son cœur rayonnant, l'incendie et la mort venaient de passer.

— Ah ! j'ai bien souvent pleuré ! continua Annonciade retombant à genoux.

La bonne nature de Marie prit le dessus.

— Tu as pleuré !... et je ne m'en suis pas aperçue, dit-elle avec amertume ; car, autrefois, une larme de cette petite fille dont sa précoce raison l'avait faite la seconde mère, l'eût mise aux abois ; tu as pleuré, répéta-t-elle avec un accent profond de regret, oh ! l'égoïsme de l'amour !

Annonciade avait une organisation fine, délicate et nerveuse, et avec cela avide de bonheur. Depuis longtemps elle désirait ouvrir son cœur à Marie, afin d'en laisser déborder, comme d'un ruisseau trop plein, les ondes pures et fraîches. Les paroles de sa sœur amenèrent ce débordement. Elle s'éveilla, comme à l'aube les petits oiseaux, pour chanter les fêtes du jour, et se mit à babiller, à gazouiller plutôt comme une couvée de rossignols dans un buisson fleuri.

— Veux-tu me permettre de tout dire ? demanda-t-elle avec un sourire angélique, et se redressant pour se mettre au niveau de sa sœur, les yeux dans les yeux, les lèvres sur les lèvres.

— Oui, dis tout, pauvre enfant, répondit celle-ci, dont le sourire pleurait, car de tels détails devaient prolonger son agonie.

L'enfant dit donc ses émotions, ses sentiments, avec une candeur, une simplicité touchantes. Nous ne pouvons rapporter cet entretien. Dans nos précédents ouvrages, nous avons expliqué les réserves que nous nous sommes imposées sur le développement trop accentué de certaines affections, bien que leur légitimité en permit honnêtement l'étude.

Passons donc.

Quand l'enfant eut bien raconté les premiers tressaillements de l'amour dans son âme de vierge, elle ajouta :

— Et avec cela, j'étais malheureuse, très-malheureuse...

— Parce que ? murmura Marie.

— Parce que je croyais... elle hésita, croisa tendrement ses deux bras autour du cou de sa sœur, je croyais que c'était toi qu'il aimait.

Marie-Sophie la repoussa. Elle bondit :

— Tais-toi, ma sœur, tais-toi ; son cœur battait à l'étouffer. Tout ce que réveillait en elle la supposition d'Annonciade faisait de la parole de sa sœur comme une clameur aiguë dont elle était déchirée. Elle se promenait par la chambre avec agitation, ses mains se tordaient. Il aurait pu l'aimer ! Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! effacez ce mirage, dissipez ce sou-

venir, tuez dans cette poitrine haletante le cœur qui pleure et qui crie, écrasez, broyez ce sentiment fatal, rendez-moi la force, l'amour du devoir, votre amour !

Telle était la prière mentale de Marie, alors qu'arpentant la chambre sa marche précipitée trahissait seule sa muette agonie.

D'abondantes larmes coulaient le long des joues d'Annonciade ; l'état étrange de Marie était un mystère inexplicable pour cette jeune fille. Elle cherchait où était l'offense.

— Pardonne-moi, murmurait-elle avec une grâce et un charme infinis à celle qui ne l'écoutait pas : ma sœur, ma sœur ?

Et elle posa sa petite main frêle et blanche sur les mains brûlantes de Marie.

Avec une exaltation nerveuse, Marie-Sophie s'empara de cette petite main, et la serrant douloureusement :

— Tu l'aimes donc bien ?

Annonciade pâlit, baissa les yeux :

— Je l'aime à en mourir, répondit-elle, se croyant coupable.

Savait-elle, en parlant ainsi, la pauvre petite enfant, ce que c'est qu'un amour dont on meurt : un amour éternel ? Elle entra dans la vie par la route fleurie ; ses jeunes ans ne renfermaient que caresses et sourires. La première contrariété dans sa jeune existence l'aurait évidemment rendu bien malheureuse ; mais à dix-huit ans, fraîche, gaie et forte, d'un tempérament tendre, mais non violent, elle se serait consolée. Beaucoup de larmes versées auraient lavé la trace de cette première douleur. Marie-Sophie avait, au contraire, l'âme virile ; une de ces âmes qui saignent et ne pleurent pas.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.